

L'interprète de « C'est extra » chante les poètes sur la scène du Déjazet

Ferré avec ses potes

L'ange noir de la chanson, Léo Ferré, est de nouveau sur une scène parisienne, au TLP-Déjazet. Pas seul. Il a pris avec lui Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Caussimon, Apollinaire, tous les copains qu'il a mis en musique et avec lesquels il entretient depuis toujours un dialogue d'amitié et de rage partagés. Il a presque éliminé ses propres textes, il n'en a gardé que trois. Enfin, il a fait venir, en première partie, un jeune chanteur, Alain Aurenche.

Nous l'avons rencontré dans sa loge. Il se souvient d'André Breton, nous dit comment il compose ses musiques, parle de l'Italie où il habite depuis près de vingt ans...

LE MATIN. — Léo Ferré chante les poètes : peut-on parler d'un nouveau récital ou d'une rétrospective ?

LEO FERRE. — Ce sont des chansons que j'ai faites il y a longtemps mais c'est en même temps un récital que j'ai fait spécialement. Je ne l'avais pas fait plus tôt parce que les gens vous réclament vos chansons et ont l'air de dire que les poètes les assomment. Mais ça se passe très bien. Quand un spectateur me réclame une de mes chansons, je ne la chante pas. On est là pour les poètes. Et j'ai beaucoup plus de plaisir à chanter leurs poèmes qu'à chanter mes textes.

Il y a Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Villon, Apollinaire. Pour les tout modernes, j'ai mis René Paër, l'auteur de *la Chambre* et de *la Chanson du scaphandrier*, et Caussimon, bien sûr.

Jean-Roger Caussimon, ça s'harmonise avec ces grands noms ?

Caussimon, c'était un poète, un grand. Dites, on ne va pas faire la hiérarchie des poètes. Chez Caussimon, il n'y a jamais un mot de trop. Parfait. Le plus grand, pour moi, c'est Rimbaud. C'est la grande difficulté de mon récital, chanter tout *le Bateau ivre*. C'est d'une monstrueuse difficulté.

Et Rutebeuf ? Vous chantez bien *Pauvre Rutebeuf* ? Savez-vous que, dans l'édition des poèmes de Rutebeuf qui vient de paraître en Poésie-Gallimard, on ne vous mentionne pas à un seul endroit ? Or sans vous, qui, en dehors des universitaires, connaîtrait Rutebeuf ?

Allez savoir, il faut s'attendre à tout de la méchanceté des gens... Je me souviens de l'enregistrement. C'était en 1955-1956. J'avais lu ce texte et il m'avait paru écrit aujourd'hui.

Je devais faire un disque chez Odéon, mais, à l'enregistrement, les musiciens n'étaient pas là ; ils étaient en grève.

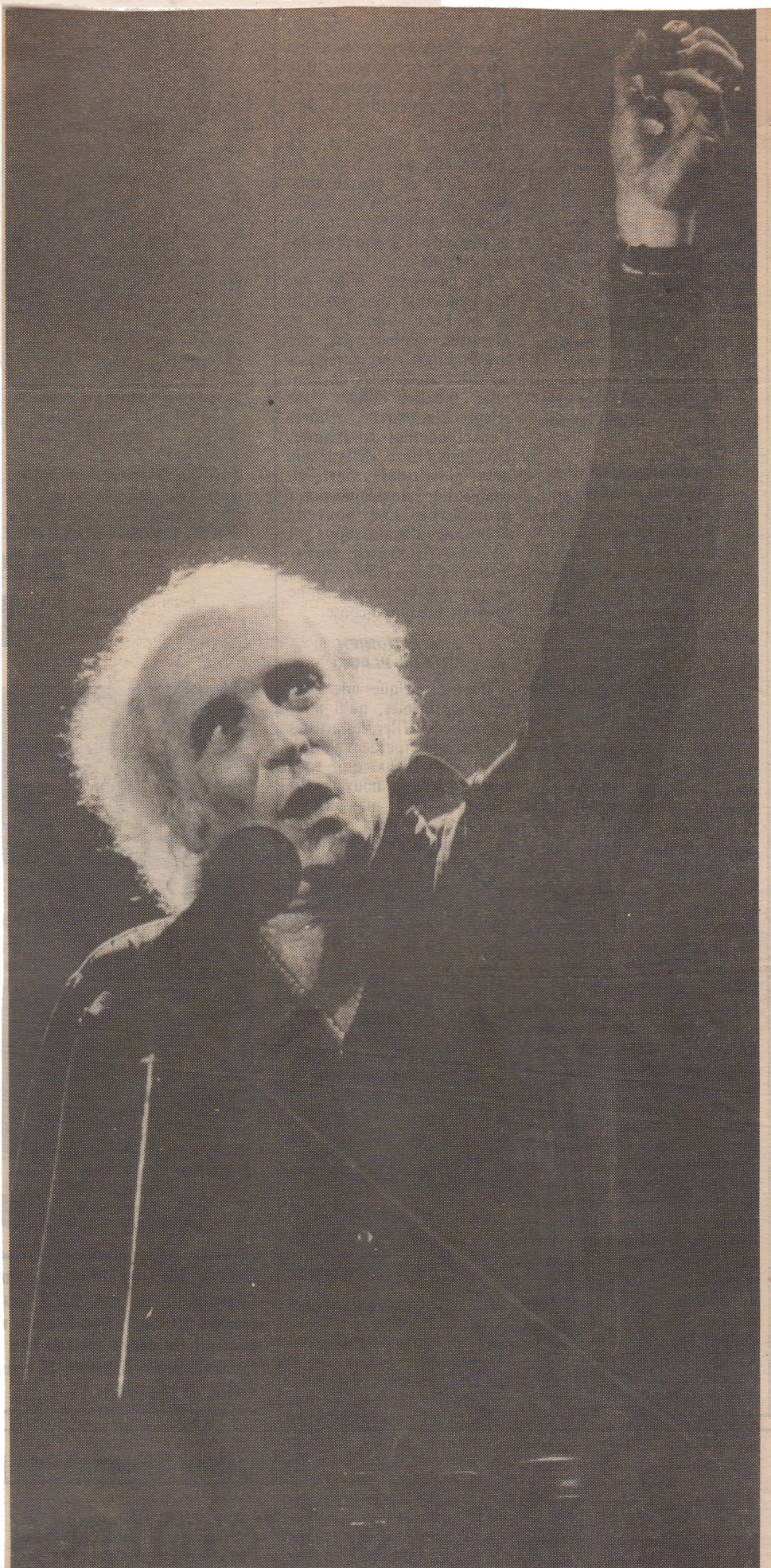
Alors j'ai pris le texte de *Pauvre Rutebeuf* et j'ai improvisé au piano, puis à l'orgue. Sans la grève, je ne faisais pas cette chanson, qui a connu le succès plus tard, avec Joan Baez. Mais, tout de suite, André Breton a aimé le disque. Comment composez-vous sur les poèmes ?

C'est vrai que tout est possible. Je pourrais faire trois, quatre musiques sur le même poème. Pour éviter cela, j'improvise. La poésie, je ne l'ai pas découverte à l'école ; vous savez, à l'école des frères chrétiens, on ne connaissait pas Baudelaire. Donc, je n'ai pas de traditions dans la tête. J'ouvre le livre et je me mets au piano, et je chante.

Si ça marche, je vais jusqu'au bout. Si ça ne va pas, je passe à un autre texte.

Il y a du hasard dans mes choix qui rejoint le hasard qu'aimaient les surréalistes. A propos, ces gens-là, et André Breton le premier, ont toujours ignoré la musique, ce qui est incroyable. Breton a découvert un bout de musique avec moi. Quand il écoutait les poèmes que je mettais en musique, il se trouvait sans vocabulaire (et c'était rare qu'il soit sans vocabulaire !) et il disait : « Comment ça marche, ça ? » Il s'était mis à aimer la musique.

On s'est vus très souvent pendant un an. Je n'ai jamais pensé à mettre quelque chose de lui en musique, sans doute parce qu'il ne parlait jamais de lui, au contraire d'Aragon qui parlait facilement de lui-même !



Léo Ferré : « On est là pour les poètes. Et j'ai beaucoup plus de plaisir à chanter leurs poèmes qu'à chanter mes textes » (Photo Guy Ferrandis)

Quand on parle de poésie et de musique, on cite invariablement la phrase de Victor Hugo : « *Interdit de déposer de la musique le long de mes vers* »...

Oui, il a dit ça à l'intention de Béranger, je crois. C'est une phrase moche. Je ne mettrai jamais un poème de Hugo en musique, à cause de ça. C'est moche.

Ce que je fais, c'est un travail très humble, mais ce miracle de la musique et du texte peut véhiculer Baudelaire et Rimbaud. Ceux qui disent qu'on ne peut aider les gens à découvrir la poésie disent des conneries. Tenez, on parlait de *Pauvre Rutebeuf*.

En 1957-1958, j'habitais boulevard Pershing ; un jour, je descends acheter des tomates ou je ne sais quoi. Un chauffeur de camion m'appelle et me dit : « *Quand est-ce que vous le rechantez, "le Pauvre Bœuf" ?* » Je ne l'ai pas corrigé.

J'ai trouvé cela formidable. Ce n'était pas un con, simplement quelqu'un qui n'était pas

allé à l'école. La prochaine fois qu'il entendrait la chanson, il saurait qui était Rutebeuf. Vous chantez énormément en province, à l'étranger, mais on a l'impression que vous boudez Paris. Votre dernier Olympia, c'était il y a deux ans. Vous voilà au TLP, mais vous ne passez que quinze jours.

Je chante partout en France, parce qu'il n'y a pas de petites villes. On sait aussi que je suis le moins cher des chanteurs. Les autres viennent avec des lasers et toute une équipe (entre parenthèses, je ne comprends pas très bien pourquoi).

Mais Paris m'intéresse. Le TLP-Déjazet, j'y viens parce que ce sont des copains. Je ne

signe même pas de contrat avec eux. Et puis cette salle qui respire toujours le Boulevard du crime, ça ne me déplaît pas ! Ce que je n'aime pas, c'est le Palais des congrès, le Zénith ; ces salles font du tort à l'Olympia, à la vraie chanson. Je compte refaire l'Olympia l'an prochain, j'aurai de nouvelles chansons.

Vous ne prévoyez pas d'arrêter de chanter ?

Si on me donne un orchestre, j'arrête et je fais une carrière de chef d'orchestre !

Vous habitez toujours en Italie, en Toscane. Comment vous y sentez-vous ?

Je reste en Italie parce que nos enfants vont à l'école. Mais

les Italiens ne font attention qu'aux Italiens. Ils ne voient qu'eux. C'est le pays où je chante le moins.

Bien sûr, en Toscane, on se dit : c'est le ciel de Vinci, qui devait regarder ce bleu fantastique, mais on ne peut pas y penser tout le temps. Si je m'installais dans une cabane à côté des chutes du Niagara, au bout de trois jours, je dirais à Marie, ma femme, en montrant les touristes : mais qu'est-ce qu'ils font là, tous ces gens-là ?

Propos recueillis par GILLES COSTAZ

TLP-Déjazet (42-74-20-50), 20 h 30, sauf dimanche 16 heures et lundi. Jusqu'au 16 novembre.